Extraction

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 48

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-206460

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

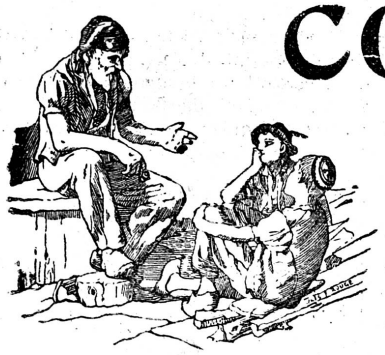
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

47me ANNÉE — N° 48. Samedi 27 novembre 1909.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

SERVICE GRATUIT

du journal, durant les mois de **Novembre** et **Décembre** 1909, aux nouveaux abonnés d'**UN AN, à partir du 1er JANVIER 1910.**

LA VESTE DE M. FIFET

Monsieur Fifet, le beau Fifet, comme on l'appelle familièrement, n'a pas été réélu conseiller communal. Les affaires de sa petite ville n'en iront pas plus mal ; mais, pour sa vanité à lui, le coup a dû être rude. Durant trois jours on ne le revit pas au café de la Concorde, dont il est l'habitué le plus considéré, à cause de l'élégance de sa mise et de ses manières. Il y a sa place sous le portrait de Louis Ruchonnet, à la table où se groupent les notabilités et qui est la seule ayant des chaises rembourrées. De là rayonne sur toute la salle le regard du beau Fifet, par dessus sa fine moustache, son haut col, son plastron à boutons d'or et son gilet de velours bronzé. Et d'un bout à l'autre du café vibre sa voix chaude et bien timbrée, qu'on entend volontiers, car, c'est une justice à lui rendre, il parle bien et ne manque pas d'esprit.

Ce n'est pas à l'endroit accoutumé que le beau Fifet alla s'asseoir, quand, jeudi, il reprit le chemin de la Concorde. A l'ahurissement de Mme Blanc, la patronne, il se terra dans un angle, sans mot dire, et parut s'absorber dans la lecture de la *Revue*, dont il s'était fait une sorte d'écran contre la maligne curiosité de ses anciens électeurs. Le beau Fifet n'avait pas remarqué qu'il était seul au café, avec Mme Blanc qui, du comptoir, s'avançait pour le servir. Fallait-il qu'il fût démonté !

— Cela nous a fait bien de la peine à tous, crut devoir lui dire cette bonne femme, d'apprendre que les élections n'ont pas bien tourné pour vous. Mais quoi ! le monde est si ingrat, si injuste !...

— Dites donc, madame Blanc, interrompit le beau Fifet, vous devez savoir pourquoi mes propres amis m'ont lâché ?

— Oh ! moi, mon cher monsieur, j'aurais trop à faire si je voulais prêter l'oreille à tout ce qui se dit par ici. Mais demandez donc à Ambühl, le tonnelier : il est justement dans la petite salle, en train de manger une fondue. Vous ne trouverez personne dans toute la ville qui soit mieux que lui au fait de la politique et qui, dans son faux romand, vous parle avec plus de franchise et de bon sens...

— Excellente idée ! madame Blanc, je vais le rejoindre... Vous nous apporterez, s'il vous plaît, une bouteille de votre Villeneuve de derrière les fagots.

Le dos au feu, les coudes à table, le nez plongé dans le « caquelon », où il pêchait des carrelets de pain enduits d'Emmenthal fumant, filant et coulant, maître Ambühl n'avait pas entendu le pas du beau Fifet ni pris garde à son salut.

— Je ne vous dérange pas? fit ce dernier en feignant de contempler une scène de chasse chromolithographiée.

Sans perdre une bouchée, le tonnelier poussa un grognement qui voulait dire évidemment : « Mettez-vous où il vous plaira ; mais, donnerwetter ! laissez moi manger ma fondue en paix ! » Il eut bientôt fini, d'ailleurs, et comme Mme Blanc entrait, portant une bouteille poudreuse et des verres, il repoussa le poëlon vide, s'administra un grand coup de vin nouveau, puis se mit à bourrer méthodiquement une grosse pipe d'écume.

— Voulez-vous me faire le plaisir de partager avec moi un doigt de Villeneuve ? demanda le beau Fifet en s'asseyant en face de lui.

— Mossié Fifette, répondit Ambühl, ché fous remercie, mais ché refuse pour teux raisons : la première il est celle-ci : ché n'aime bas le fin fieux, et la seconde raison, il est celle-là : ch'ai foté gontre vous.

— Vous avez voté contre moi, monsieur Ambühl ? Je ne saurais vous en vouloir : c'était votre droit. Beaucoup ont fait comme vous, au reste ; et cela ne nous empêchera pas de trinquer... avec du vin nouveau, puisque vous le préférez.

— A la gondition que chagun il règle son égot.

— Décidément, vous êtes intraitable ! Moi qui me faisais un plaisir... Oui, un plaisir, mon cher monsieur Ambühl, d'autant plus que au fond je vous suis reconnaissant d'avoir contribué à m'épargner la corvée du Conseil communal... Je ne tenais plus à figurer sur la liste ; on m'y a fourré malgré moi...

— Alorsse, nous pouvons boire ensemble sans arrière-pensée, puisque la votre échec, il gomble tous fos fœux ?

— Sans doute, monsieur Ambühl, sans doute, ma philosophie plane bien au-dessus de ces menus incidents de la vie du citoyen... Elle ne serait pas fâchée cependant, ma philosophie, de discerner les mobiles auxquels ont obéi les auteurs de ce que vous voulez bien appeler mon échec.

— Sans fous gommander, mossié Fifette, barlezblus glairement, Himmelkreuzdonnerwetter ! barlez vrançais gomme moi !

— Eh bien, mon cher monsieur, je voudrais savoir pourquoi vous avez voté contre moi.

— A cause de fotre discours de samedi... Fous afez barlé de protécher la gommerce et l'industrie indichènes...

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Oui, mais on ne dit bas ces chosses quand on s'habille gomme fous, à Paris.

— Ah ! ça, je n'aurais donc pas le droit de faire venir d'où il me plaît mon linge et mes autres vêtements ?

— Oui, seulement il faut qu'il n'y ait pas de disgordance entre fos paroles et fotre redingote ou fotre chemise.

— Je vous jure que j'étais sincère en prenant la défense des industries nationales...

— Aussi, mossié Fifette, voyez la chustice des représentants des indistries nationales : ils vous ont donné une veste... une veste en pon drap du pays !

V. F.

Extraction. — On nous envoie la boutade que voici :

L'agent d'affaires Grippe-Sou a une réputation d'habileté à faire casquer les débiteurs solidement établie.

L'autre jour, une maman, tout en pleurs, conduisait à l'infirmerie son gamin qui venait d'avaler une pièce de vingt centimes, laquelle lui était restée dans le cou !

Un passant compatissant s'informe des circonstances de l'accident, et, après un moment de réflexion :

— Ma bonne dame, ne vous tourmentez pas outre mesure. Mais, au lieu de vous rendre à l'infirmerie, allez de ce pas chez l'agent d'affaires Grippe-Sou, et je vous jure qu'il ne sera pas long à extraire la malencontreuse pièce : il en a extrait de bien plus douloureuses !...

(*Authentique.*)

POUR UN MARI

On nous écrit :

Cher *Conteur*,

Voici encore une missive en vers que m'adresse un mien ami du fin fond du canton :

Un mari, s. v. p.

Un mari, de grâce, un mari,
Ainsi soupire ma voisine.
C'est tout son regard, tout son cri :
Un mari, de grâce, un mari.
Jeune ou vieux, bien ou mal appris,
De bonne ou de mauvaise mine ;
Un mari, de grâce, un mari,
Ainsi soupire ma voisine.

A la recherche d'un mari,
Elle irait jusqu'en Allemagne,
En trottant comme une souris,
A la recherche d'un mari.
Pour rencontrer l'oiseau chéri,
Quand elle se met en campagne,
A la recherche d'un mari,
Elle irait jusqu'en Allemagne.

Pour attraper ce beau mari,
Elle court d'église en église ;
Le nom de Dieu lui sert d'abri,
Pour attraper ce beau mari.
Passant du noir au blanc, au gris,
Comme on changerait de chemise,
Pour attraper ce beau mari,
Elle court d'église en église.

Pour décrocher ce cher mari,
Elle fait assaut de toilettes,
Comme les dames de Paris,
Pour décrocher ce cher mari.
Mais encore aucun ne s'est pris
A ce parfum de violettes.
Pour décrocher ce cher mari,
Elle fait assaut de toilettes.

Et voici la réponse que je lui ai donnée :

RÉPONSE.

Ami, je plains votre voisine,
Car elle doit beaucoup souffrir,
Et du mal cruel qui la mine,
Je voudrais pouvoir la guérir.